

Jean-André Poumarède et les phosphatières du Quercy

Le Cloup d'Aural

Chronique par Geneviève Falgas, le 1^{er} février 2016

Alors que j'étais à la recherche d'un sujet pour le « Quart d'heure de l'Académie », un confrère me souffla le nom de Jean-André Poumarède, découvreur des phosphatières du Quercy dont je n'avais jamais entendu parler. Quelque temps plus tard, un autre de nos confrères me parla du site du Cloup d'Aural dont une association s'employait à faire revivre l'histoire.

Par ailleurs, dans les indications qui m'avaient été fournies, figurait la mention d'un article publié en 1872 dans le Bulletin de l'Académie, « Un voyage au pays du phosphate ». Son auteur, mentionné comme « membre résidant » de l'Académie, décrivait longuement le paysage de ces terres à la limite du Lot, le résumant ainsi : « à quelques kilomètres de Montauban » s'étendait une « contrée à demi-sauvage, isolée par l'absence de communication avec le reste du monde », « mais où dormaient depuis des siècles les trésors précieux que la nature, au milieu de ses convulsions géologiques, avait enfoui dans les entrailles de son sol ».

I - En effet, en 1865, un docteur en médecine et pharmacien, également présenté comme ingénieur chimiste, Jean-André Poumarède (1815-1869), avait fait une découverte « qui attira l'attention du monde savant et agricole » sur cette région : l'existence de phosphates calcaires. En visite chez son beau-frère près de Caylus, au cours d'une promenade, il avait été frappé « en examinant un champ de blé, par la merveilleuse beauté des épis qui se trouvaient sur un monticule à l'extrémité du champ ». Aussitôt il s'interrogea : pourquoi, « sur un versant sec, pierreux et aride en apparence », la végétation était « incomparablement plus vigoureuse que dans un bas-fond naturellement fertile et riche en humus » ? Il creusa la terre arable du monticule, recueillit quelques fragments de la roche sous-jacente qu'il analysa dans son laboratoire parisien : il avait commencé à rédiger un rapport très technique sur la composition de cette roche qui lui était inconnue, mais la mort interrompit ses travaux – publiés, bien qu'inachevés, dans ce même bulletin de l'année 1872. Jean-André Poumarède avait eu le temps de tirer une conclusion : cette pierre calcaire, qui contenait entre autres « 32% d'acide phosphorique » constituait un précieux engrais pour l'agriculture.

Il faut dire que cette découverte s'inscrivait dans un contexte : au XIX^e siècle il y eut une véritable « fièvre du phosphate ». Des gisements avaient été découverts en particulier aux Etats-Unis et leur importance économique et scientifique n'avait échappé à personne : cet engrais était considéré comme la meilleure réponse à la nécessité d'améliorer la production agricole. Aussi partout, en Europe entre autres, en cherchait-on.

Poumarède s'adonnait à l'étude géologique des sols : en 1848, il était parti à l'aventure au Mexique, où il devint propriétaire d'une mine d'or et d'argent – que les révolutions dans ce pays l'obligèrent à quitter : c'est ce que précisent les quelques lignes biographiques figurant dans une brochure publiée par l'association des Phosphatières du Cloup d'Aural.

L'auteur de l'article « Voyage au pays du phosphate » rend hommage au découvreur : « Nous tous, Messieurs qui avons été les collègues, les amis d'André Poumarède et qui sommes fiers de cet honneur, nous devons rappeler ici le souvenir du jour où, tout joyeux de

sa découverte, il vint au sein de notre Compagnie placer sous nos yeux, avec plusieurs épis gigantesques, quelques échantillons de ce qu'il nommait complaisamment sa mine d'or ». Le phosphate du Quercy était trouvé et, à partir de là, ce fut une ruée vers cette nouvelle richesse, répartie en de nombreux autres sites.

II – Jean-André Poumarède signale sa découverte en préfecture en 1867. Il meurt deux ans plus tard sans en avoir connu l'essor. C'est en effet en 1870 que « commence l'exploitation industrielle des carrières, ces gouffres dans le plateau calcaire, comblés d'argile et de phosphate » sur lesquels se précipitent les prospecteurs à l'affût de concessions, des compagnies françaises, belges et anglaises qui louent et achètent des terrains, modifiant l'économie locale : quelque 2000 ouvriers, en majeure partie quercynois, y travaillèrent. L'exploitation fut à son maximum en 1896, avec 161 carrières recensées. La roche était broyée dans les moulins à eau des vallées du Lot et de l'Aveyron, et le minerai acheminé en gabarres par la vallée du Lot jusqu'à Bordeaux, puis exporté entre autres vers l'Angleterre.

Mais l'exploitation de cette richesse fut brève, à peine une quinzaine d'années. En effet, de l'autre côté de la Méditerranée, en 1881 en particulier, Philippe Thomas (1843-1910), un vétérinaire de l'armée d'Afrique, géologue amateur, fit, en Tunisie, aux portes du Sahara, une découverte analogue à celle de Jean-André Poumarède. Les mines de phosphate du sud-tunisien furent exploitées industriellement vers 1885-86, concurrençant, dès la fin du siècle, les phosphates du Quercy, dont la production par ailleurs commençait à s'essouffler.

A la même époque, toute l'économie de la région était touchée par la ruine des vignobles ravagés par le phylloxéra et l'effondrement de l'industrie drapière de Cahors, qui utilisait le chanvre. Le résultat fut un exode rural massif qui, effaçant les vestiges de cette exploitation minière (chemins d'accès effacés, végétation envahissante), la fit tout simplement disparaître de la mémoire collective.

III - Une mémoire que s'emploie aujourd'hui à sortir de l'oubli l'association des « Phosphatières du Quercy », fondée en 1992 au Cloup d'Aural, dans les environs de la localité de Bach près de Puylaroque. Le site a été aménagé et ouvert à la visite depuis l'année 2000 : c'est la vitrine de ce patrimoine naturel, industriel et paléontologique, que l'association s'est donné pour tâche de « faire connaître et respecter pour le transmettre aux générations futures ».

En effet, si le sud des causses du Quercy, à la fin du XIXe siècle, a vibré d'une intense activité minière, vite tombée dans l'oubli, ces phosphatières ont livré un ensemble paléontologique unique dont l'étude n'est pas près de finir : des faunes continentales fossilisées en continu sur plus de 30 millions d'années, figées dans leur environnement d'espèces végétales. Chaque cavité phosphatière renferme des fossiles propres à une période bien précise, ce qui, replacé dans la chronologie du temps long, constitue un véritable « laboratoire naturel de l'évolution ». Le muséum Victor Brun de Montauban possède une riche collection de fossiles du Quercy.

Le Muséum d'Histoire Naturelle de Toulouse, quant à lui, s'est tout de suite penché sur l'étude de ces fossiles : le Pyrénéiste Eugène Trutat qui présidait à cette époque aux destinées du Muséum, a fait de nombreux clichés photographiques sur plaque de verre : une vingtaine, réalisés entre 1872 et 1878, concernent la phosphatière de Raynal dans la commune de Saint-Antonin. Ils offrent entre autres un précieux témoignage sur les techniques d'extraction et de traitement de ces roches.

Pour terminer, voici comment aujourd'hui cette association présente les sites des anciennes phosphatières, au cœur du Parc Naturel Régional des Causses du Quercy : « A la surface du causse de Limogne, au sud-est du Lot, plus d'une centaine de gouffres envahis par la végétation se cachent au cœur des bois de chênes ou dans les landes à genévriers ».

Cette présentation poursuit, au sujet de l'exploitation paléontologique qu'elles permettent : « une telle séquence chronologique est unique en milieu continental. C'est pour cette raison que les fossiles des phosphatières sont référence mondiale », soulignant que « les paléontologues ont longtemps travaillé dans la discrétion par souci de préservation des sites fossilifères ».

Une visite guidée dure environ une heure, balisée par une suite de panneaux qui illustrent chacun un thème : les Animaux du passé, le Sentier paléontologique, le Sentier du Temps, le Chemin du Phosphate, la Flore du Causse et des phosphatières, et l'Eau en pays calcaire. Tous retracent la longue Histoire du passage du temps sur ces « trous à phosphates », évoquent les richesses qu'ils ont offertes aux études scientifiques et, plus ponctuellement, rappellent l'économie aujourd'hui disparue de toute une région.

Le paysage est, en hiver, d'une austérité prenante, où les cavités à ciel ouvert des anciennes phosphatières apparaissent au milieu d'étendues de chênes aux branches dénudées, couvertes d'un lichen particulier. Un des temps forts de la visite est le long chemin, parsemé d'escaliers, qui plonge jusqu'au fond d'une de ces cavités : les parois et le fond tapissés de fougères opulentes d'un vert lumineux transportent le visiteur vers une flore tropicale, jusqu'à des ossements fossilisés d'animaux préhistoriques dont la présence en ces latitudes ne peut que surprendre.

Près de machines à extraction, reconstituées d'après les photos d'Eugène Trutat, des tables et des bancs sous les arbres attendent les visiteurs qui peuvent s'y installer à la belle saison pour pique-niquer. On y voit aussi les ultimes vestiges de ces petits wagonnets du type « Decauville » qui transportaient le minerai à travers le site. Il est à remarquer que ce sont aussi des wagonnets Decauville qui furent utilisés pour les mines de phosphates du sud tunisien.

Ainsi il suffit de parcourir depuis Montauban une soixantaine de kilomètres pour se retrouver dans un autre monde, minéral et sauvage : les causses pierreux parsemés des gouffres béants des anciennes phosphatières, envahies par la végétation, y succèdent presque sans transition aux terres fertiles de la région montalbanaise.
